

Des exemples ? On ne sait pas toujours qu'au premier rang des abolitionnistes il mena contre la peine de mort, y compris au pire moment de la crise anarchiste, une campagne qu'il nourrit à la fois d'une philosophie des droits de l'homme et de l'expérience directe de l'échafaud ensanglanté. On omet souvent de rappeler qu'il soutint les grévistes de Carmaux au temps du fameux mouvement social qui, dans les années 1890, propulsa Jean Jaurès au premier rang de la notoriété. On a trop oublié que, revenu au Parlement en 1902, sur les bancs de ce Sénat qu'il avait longtemps dénigré, il mena un combat que nous dirions pré-écologique, pour faire bannir la peinture au plomb que perpétuait, contre tous les avertissements de la médecine, l'intérêt égoïste d'une industrie aux dépens de la santé des ouvriers contraints à l'utiliser dans le bâtiment.

On ne se lasse pas de remettre en lumière la bataille du dreyfusisme par laquelle il témoigna que l'héritage des Lumières, auquel il demeura toujours farouchement attaché, devait refuser qu'un seul innocent fût jamais sacrifié à la raison d'État : conscient, avec d'autres vaillants paladins, que ce moment-là constituait, pour la Troisième République, comme une seconde refondation.

C'est bien injustement que certains ont voulu le figer en « briseur de grèves », pour ne pas dire en assassin des prolétaires. Les débats que, lors de son premier ministère, entre 1906 et 1908, il soutint avec Jaurès, en tant que ministre de l'Intérieur, gardent leur pleine portée : il avait prévenu d'avance les fauteurs d'insurrection qu'il réprimerait celle-ci au nom de la protection des individus et des biens, – persuadé qu'il était que ces troubles-là étaient voués à peser sur les plus simples, non sur les favorisés du sort et de l'argent, et qu'il fallait donc défendre et illustrer sans relâche l'ordre républicain. À plus d'un siècle de distance, on conviendra que la controverse demeure ouverte.

Je ne songe pas à résumer, à l'ouverture de ce beau livre, une richesse d'informations dont chacun s'enrichira à son gré. Qu'on m'autorise seulement à souligner pour finir une évidence éclatante, celle que doit diffuser tout effort pour donner à mieux connaître Clemenceau, en direction spécialement des nouvelles générations. Il n'est pas de grande carrière d'homme d'État que n'enrichissent des curiosités, des compétences, une culture qui débordent infiniment le seul champ du politique.

Il s'agit d'abord de l'Histoire, bien sûr, remontant jusqu'à la plus haute Antiquité. En offrant à son ultime amour, dans son grand âge, un essai sur Démosthène, au cœur de cette Grèce qu'il a tant aimée, Clemenceau a signifié cela magnifiquement. Au long de son chemin, tant comme homme de plume que d'action, il n'a pas cessé de multiplier les références comme sources d'inspiration dans le temps et dans l'espace. Une exposition offerte naguère (avec le soutien, déjà, du musée Clemenceau) par le musée Guimet a donné à mieux connaître combien il s'est abreuvé aux sources des civilisations orientales, celles qu'il a approchées de plus près dans les voyages de son grand âge.

On sait qu'un beau jour le Tigre, depuis sa retraite, mit en jeu tout ce que lui conférait son prestige d'homme d'État pour obtenir que l'Orangerie accueillît *Les Nymphéas* de son immense ami Claude Monet. L'épisode n'est pas menu. Il est symbolique. Quand Clemenceau y parvint, contre toutes les paresse et difficultés administratives, ce fut le meilleur de la politique républicaine qu'il incarna ce jour-là : lorsqu'elle en vient à servir des desseins et des valeurs qui, au plus haut de l'humanité, dépassent à grand courage ses ordinaires servitudes.

Jean-Noël Jeanneney
Président de la Fondation du musée Clemenceau